

BOUGAINVILLE ET COOK DANS LE PACIFIQUE

Des îles océaniques et de leur finitude

MICHEL BIDEAUX

Université Paul-Valéry, Montpellier

Bougainville ne s'était pas arrêté à Madère, escale contre-indiquée, car possession du Portugal, fidèle allié de l'ennemi anglais. Cook, lui, devait le faire en 1768 et en 1772, lors de ses deux premiers voyages, afin de s'y procurer notamment du vin de l'île. À son second retour, il fêtera Noël avec du vin de Madère, la seule denrée, dira-t-il, à s'être bonifiée au cours de son long voyage (Beaglehole, 1988)¹. Il en restera même un tonnelet qu'il offrira au chanoine Douglas, à qui sera confiée l'édition de son récit. Madère aura été pour lui plus que la « possibilité d'une île » : un viatique au long cours. Inépuisable, mais qui ne lève pas toutes les interrogations.

Depuis l'entreprise inaugurale de Magellan, l'histoire des circumnavigations semble obéir à une dialectique de l'île et du continent. Les grands espaces américains ne sont pas encore acquis à l'Espagne que les Portugais se sont assurés, naviguant vers l'est, par de longs voyages, le contrôle d'îles fabuleusement riches : les Moluques. Des possessions d'un grand rapport, relativement faciles à contrôler, qu'il n'est pas nécessaire de disputer à de puissants royaumes locaux. C'est pour accéder à ces sources de richesses que Magellan s'engage, au service de l'Espagne, dans la voie opposée, vers l'ouest. Il prouve ainsi par l'expérience la rotondité de la terre. L'Espagne après s'être taillé des empires en Amérique, crée un peu plus tard (1564) une voie commerciale (la fameuse route des galions) pour assurer, par la traversée de l'immense espace du Pacifique, le transit des biens de consommation et des métaux précieux.

¹ Beaglehole, J.-C. (1988). *Journals*, II, p. 598, 25 décembre 1774. Nos références aux journaux de Cook dans *The Journals of Captain Cook on his Voyages of Discovery* (1988). Londres: Hakluyt Society, Extra series xxxiv, Kraus Reprint: New York, 1988.

Deux siècles plus tard, les cartes ont été rebattues avec l'arrivée de nouveaux concurrents (France, Pays-Bas, Angleterre). Les traités de Paris ont institué un nouvel équilibre. La Grande-Bretagne vient d'arracher à la France l'Inde et le Canada : morceaux de roi quant à la prise, festins de boa pour ce qui est de la digestion. Elle peut faire valoir, l'esprit des Lumières aidant, que l'heure est venue de l'exploration pacifique de la planète, entreprise par ce qu'on n'appelle pas encore la communauté scientifique. Elle envoie alors (1764) John Byron pour une reconnaissance globale du grand Océan (dont il s'acquitte avec désinvolture), puis Wallis et Carteret, à qui est confié en 1766 un programme spécifique : trouver une île qui permettrait l'observation du transit de Vénus, prévu en juin 1769 : après une occasion manquée en 1761, ce sera l'ultime chance avant 1874. Wallis recommande à son retour (mai 1768) une île qu'il estime propice à la chose tout en présentant d'appréciables à-côtés : l'île du roi George, à qui on donnera bientôt son nom autochtone : Tahiti.

L'Amirauté envoie aussitôt le lieutenant James Cook installer là-bas les appareils nécessaires à l'observation. Celle-ci achevée, il sera temps pour lui de regagner l'Angleterre, tout en exécutant des instructions secrètes² : trouver des îles, savoir ce qu'il en est du fameux continent austral qui enflamme l'imagination des géographes européens.

Deux ans plus tôt, la France avait envoyé Bougainville remplir une mission d'intérêt local : restituer à l'allié espagnol l'archipel des Malouines sur lequel cet officier d'infanterie venait de fonder une colonie. Ici encore, un complément était prévu : explorer la « mer du Sud » (le Pacifique, que l'Espagne considérait comme son espace privé) pour en savoir plus long sur le continent austral. Bougainville ajoutait une note personnelle au programme : ne fournirait-il pas l'occasion de trouver quelque

² Instructions secrètes: « *There is reason to imagine that a Continent or Land of great extent may be found on the Southward* » de la route suivie par Wallis. Ayant donc accompli sur l'île du roi George les observations relatives au transit de Vénus, « *you are to proceed to the southward in order to make discovery of the Continent abovementioned until you arrive in the Latitude of 40°, unless you sooner fall in with it (The Journals of Captain Cook on his Voyages of Discovery, éd.cit., vol. I, part I, p. cclxxxii).*

compensation à la perte de ce Canada où il avait combattu et gagné ses galons de capitaine, d'ajouter quelques îles nouvelles aux débris de l'empire colonial français ?

Îles ou continents ? Le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* aurait eu tôt fait de vider le débat : tout ce qui est île n'est point continent, et tout ce qui est continent n'est point île. L'existence de presqu'îles introduit, il est vrai, un peu de désordre en cette lumineuse dichotomie. Mais, nous allons le voir, il se dissipe assez vite.

Dans le mouvement de la découverte, l'explorateur sait qu'il dispose d'une ressource lexicale qui le met à l'abri des confusions : il lui suffit d'appeler *île* toute surface complètement entourée d'eau et, si cette condition n'est pas remplie, d'user provisoirement du terme plus englobant de *terre*, qui ménage l'avenir et évite le trop glorieux *continent*, suspecté d'hyperbole. Tel est l'usage ordinaire dans le journal tenu par le navigateur. Mais la première observation a pu, dans le journal manuscrit lui-même, être retouchée par un repentir du navigateur.

Ainsi, dans son *Journal*, alors que Tahiti se dévoile progressivement à ses yeux (2 avril 1768), Bougainville la considère d'abord comme une *terre* avant de remplacer ce terme par *isle*, suscrit³ : on aimerait pouvoir dater avec précision cette correction. Inversement, le *Journal*, après avoir « cru apercevoir un canal qui coupait » la haute terre tahitienne, dominée par le mont Orohena, pour constituer deux îles distinctes, rectifie : « mais en approchant nous avons vu que ce n'était qu'une grande baie avec ces terres basses dans le fonds »⁴.

³ Voir *Voyage*, p. 200, n. 63. Nos références au *Voyage* imprimé dans l'édition de Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, P.U.P.S. 2001.

⁴ *Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons*, éd. Étienne Taillemite. Paris: Imprimerie nationale, I, p. 331. Nos références aux *Journaux* dans cette édition. Sur ce point, les récits de ces derniers sont trop imprécis pour confirmer ou modifier le point de vue du chef de l'expédition.

Ailleurs, c'est le navigateur qui use indifféremment des deux termes, sans trop se soucier de leur pertinence : ainsi, comment Bougainville peut-il appeler *insulaires* les habitants d'un lieu dont il ne sait pas encore s'il est *île* ou *terre*, et qu'il désigne même le plus souvent de ce dernier terme ? (*Voyage*, p. 201). Reste le cas plus délicat encore de la réécriture du manuscrit par une main officielle : quand l'Amirauté choisit l'homme de lettres John Hawkesworth pour faire connaître au public les tours du monde commandités par elle de Byron (1764) à Cook (1768), il truffe le texte de ce dernier d'emprunts faits au *Journal* de son compagnon Joseph Banks, bouleverse l'ordre du récit, provoquant la colère de James Boswell, (qui dénonce une version livrée par un « brasseur de bière ») et de Cook lui-même, indigné par un traitement qui rend sa narration méconnaissable. Bougainville quittera Tahiti neuf jours après son arrivée, sans avoir tenté d'en faire le tour et ne s'étant guère éloigné du lieu de son unique mouillage (Hithia'a), où un relief escarpé n'autorisait pas une perspective d'ensemble.

Il n'importe : dès son arrivée, et en dépit de quelques hésitations, c'est l'existence d'une île qui, irrésistiblement, s'impose à son esprit. Dès le premier jour, alors que des natifs commerçant « avec loyauté » ont procuré des « rafraîchissements » et que dans les pirogues se laissent voir « des femmes jolies et presque nues » (*Voyage*, p. 202), l'heure n'est plus à la « possibilité d'une île » mais à l'exclusion fantasmagorique de toute terre qui ne serait pas île, et même île paradisiaque.

Tahiti n'était certes pas la première île rencontrée par les deux vaisseaux français depuis leur sortie du détroit de Magellan. Mais les autres avaient suscité la perplexité, voire la franche déception. Le petit archipel des « quatre Facardins » (Akiaki) offrait aux équipages « une plage de sable très unie », des ombrages charmants et des cocotiers, mais aussi des brisants qui interdisaient le débarquement, et des insulaires armés et menaçants (*Voyage*, pp. 194-195).

« L'île de la Harpe » (Hao), qui apparut ensuite, était elle aussi « inaccessible ». « Beau champ pour les conjectures » avait noté le *Journal* (I, p. 306) devant la forme étrange de cet atoll stérile peuplé pourtant d'insulaires « bien proportionnés » et vivant « sans inquiétude (*Voyage*, p. 196). Dans son *Supplément au Voyage de Bougainville*, Diderot devait retenir la suggestion du découvreur, mais sans pouvoir les caractériser : le mot *atoll* n'entrera en effet dans la langue qu'en 1773. Restait encore à rencontrer (on n'ose dire « découvrir ») une poussière « d'îles basses et en partie noyées (...) toutes inabordables et qui ne méritaient pas que nous perdissions notre temps les visiter » : les Tuamotu, « terres basses, hérissées de brisants et semées d'écueils » (*Voyage*, p. 197) que Bougainville appelle à juste titre « Archipel dangereux ».

Des îles, assurément, et bien circonscrites, mais qui ne pouvaient inspirer aux navigateurs qu'effroi et répulsion: « Mauvais pays, dangereux archipel », avait conclu le *Journal* (I, p. 307). Servi par le voyage de Wallis, Cook, après avoir vu lui aussi l'île de la Harpe » (*Bow Island*, 5 avril 1769), passa sensiblement plus au sud que Bougainville, évitant ainsi les dangers des Tuamotu.

Bougainville et Cook qui venaient tous deux de s'engager dans le Pacifique, et pour la première fois, pouvaient souhaiter un meilleur accueil. Avec une inquiétude plus grande pour le premier, moins expérimenté dans la conduite d'un vaisseau que Cook : fort de ses multiples campagnes dans l'Atlantique nord, le Britannique pouvait aussi se réclamer d'une longue présence de son pays dans les circumnavigations, et plus particulièrement grâce à celle de Wallis, qui lui assignait une route et un cap précis : « l'île du roi George ».

Wallis avait-il bien établi l'insularité de Tahiti ? Il l'avait abordée par l'est et sa face nord, mais malade, ne put pousser plus loin son exploration. Satisfait d'avoir accompli l'essentiel de sa mission (la découverte d'un site propice à l'observation de Vénus en juin 1769), il se contenta de rentrer

chez lui après avoir retrouvé, dans les eaux indonésiennes, des parages familiers aux navigateurs européens. Pour le reste, les contacts avec les Tahitiens l'auront, d'évidence, convaincu que ceux-ci étaient bien des insulaires.

La découverte de l'île par Bougainville est sensiblement plus complexe. On a vu que, dès l'écriture de son *Journal*, alors qu'il approchait de Tahiti, il ne s'en fait qu'à ses yeux pour noter qu'il venait de voir émerger une terre, et pourquoi pas terre de promesse, au milieu de cette infinité d'eau. Terre ou île ? Il ne sait trop et se rappelle que « l'Archipel dangereux » dont il venait d'éviter les chausse-trapes, avait été vu par le Hollandais Roggeveen un demi-siècle plus tôt (un de ses trois vaisseaux s'y était d'ailleurs fracassé). Et qu'un précurseur espagnol plus ancien, Quiros, avait rencontré en 1606 cette même « chaîne d'îles », ce dont les géographes s'autorisèrent pour tracer « à la suite de ces îles un commencement de côte (...) auquel ils donnent soixante-dix lieues de continuité », ce qui excède de beaucoup les « huit lieues d'étendue » mentionnés par le navigateur (*Voyage*, p. 197).

Une côte considérable, donc, amorce d'un continent aussi infaillible que les herbes, les débris de bois et les mouettes qui permirent à Colomb de crier « Terre ». Bougainville est bien au fait de ces interpolations : « Je tombe d'accord que l'on conçoit difficilement un si grand nombre d'îles basses et de terres presque noyées sans supposer un continent qui en soit voisin ». Mais il s'empresse d'ajouter : « la géographie est une science de faits ; on n'y peut rien donner dans son cabinet à l'esprit de système sans risquer les plus grandes erreurs qui souvent ensuite ne se corrigent qu'aux dépens des navigateurs » (*Voyage, loc. cit.*) : des enchaînements discursifs, donc, aussi dangereux pour eux que les chaînes d'îles des Tuamotu.

Les géographes de cabinet, contre lesquels Bougainville n'est pas avare de piques, ne s'exposent pas à de tels risques. Fin avril 1768 : après avoir quitté Tahiti, le navigateur insère dans son livre une carte – de qualité

très moyenne – des actuelles « îles de la Société », qu’il avait nommées « archipel de Bourbon »⁵. Il y marque en pointillé la route suivie par ses deux vaisseaux, inscrivant sous une trajectoire des plus rectilignes la mention « M. Bellin marque ici une longue côte par laquelle nous aurions passé ». Côte imaginaire, bien sûr, que le géographe royal aura « déduite », peut-être du récit de Quiros faisant état de quelques îles qu’il aurait remarquées, et que Bellin prolonge et organise en une longue côte susceptible d’accréditer le voisinage du continent austral qui hante alors l’esprit de ses semblables. De telles inventions ne peuvent qu’égarer et pousser au désespoir un navigateur qui cherche sa route, justifiant ainsi le cri de Bougainville quand il se trouvera en grande détresse de vivres : « Ô Bellin, combien vous nous coûtez ! »⁶.

Mais pour l’heure, en ce matin du 2 avril 1768, alors qu’il s’approche de Tahiti, on peut se demander si Bougainville ne cède pas lui aussi à la fébrilité déductive. Son texte obéit, en effet, à un double mouvement. D’une part, l’escarpement du relief et la présence de nuages ne lui permettent de voir (ou même d’entrevoir) que des terres disjointes sur la nature desquelles il ne peut se prononcer (*Voyage*, p. 200). Mais en même temps, la « côte » ou les « terres » qui paraissent aussi difficiles d’accès que les précédentes se transforment insidieusement en une « île ». Affirmation d’autant moins légitime que, dans le chapitre suivant, alors qu’il entreprend la description d’ensemble de l’île qu’il vient de quitter, Bougainville, qui n’a guère quitté son mouillage d’arrivée à Hithia’a, peut écrire : « la partie du sud nous est absolument inconnue, celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu’à celle du nord-ouest me paraît avoir quinze à vingt lieues d’étendue » (*Voyage*, p. 222).

Mais la clef de cette conclusion (nous sommes en présence d’une île) étayée sur une information des plus parcellaires nous est fournie dès les premières lignes de la narration : « Nous avons le plus urgent besoin d’une

⁵ « Planche 8 : Seconde division. Archipel de Bourbon » (*Voyage*, p. 242).

⁶ Dans le seul *Journal*, bien sûr... (*Voyage*, p. 267, n. 29).

relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissements, et on se flattait de les trouver sur cette terre » (*Voyage*, p. 200). Les géographes de cabinet avaient, eux, « le plus urgent besoin » d'un continent austral garant de l'équilibre de la planète ; pour les occupants de la *Boudeuse*, il fallait que les terres entrevues deviennent sans tarder une île où ils pourraient aborder et se restaurer. La nécessité d'une île exigeait davantage que sa possibilité. Il lui fallait son évidence. L'arrivée de barques chargées de « branches de bananiers » et de femmes vêtues de leur seule beauté allait lever les derniers doutes. La description euphorique pouvait commencer, et se développer avec elle le mythe de Tahiti.

Le texte du *Journal* manifeste plus candidement l'aspect lacunaire de cette observation, qui n'a guère progressé depuis que Bougainville, au matin du 2 avril, a vu « deux terres extrêmement hautes » (*Journal*, p. 310). Mais quatre jours plus tard, après avoir « louvoyé toute la nuit » pour « gagner près de cinq lieues » (*Journal*, p. 312), il en est réduit (« Nous avons reconnu que la grosse terre du O étoit une isle détachée », p. 315) à maintenir en substance le constat premier. La double insularité supposée de Tahiti ne s'accorde pas très bien avec le joli dessin en couleurs conservé aux Archives nationales (œuvre de Romainville ?) qui fait voir deux renflements contigus (entre lesquels peut se loger l'isthme de Taravao) mais dont l'élévation⁷ ne permet aucunement de voir ce qui existe « derrière », donc d'affirmer l'insularité (simple ou double) de Tahiti.

Le lendemain (7 avril), Bougainville confiera bien à son *Journal* (p. 318) : « À mesure que je m'instruirai, j'écrirai » ; mais l'engagement concernera les mœurs des habitants, non la topographie de leur territoire. Le 15 avril, il le quittera sans avoir effectué ni même envisagé le tour de l'île si fascinante. Certes, les contacts qu'il a noués avec les Tahitiens du « canton » l'auront convaincu de reste qu'ils étaient bien des « insulaires ». À sa décharge, encore, un « mouillage détestable » (p. 326) où la *Boudeuse*

⁷ Confirmant ainsi le texte du *Journal*, p. 311 : « Toute la côte est élevée en amphithéâtre avec de grandes coupures et de hautes montagnes ».

a été rudement chahutée, abandonnant plusieurs de ses ancres aux récifs coralliens. Mais il faut en convenir : chez Bougainville, la curiosité du découvreur n'égale pas celle du philosophe-ethnologue.

Il serait vain d'instituer une comparaison entre l'approche de Tahiti par Bougainville et celle qu'en fait Cook un an plus tard. Le Français et ses compagnons butent sur une « terre » dont ils ne savent pas très bien, dix jours plus tard, si elle appartient à leur planète ou au royaume d'Éden. Le navigateur britannique, lui, est assuré d'avoir mis le cap sur l'île du roi George que vient de découvrir Wallis. Avant même d'aborder à Port Venus pour y poser son observatoire, il sait ce qu'il va y trouver (par Wallis et par les récits que lui ont faits les matelots du *Dolphin* qui se sont réembarqués sur l'*Endeavour*.) Ce qui ne le dispense pas d'entreprendre le tour de l'île : cinq jours de cabotage pour s'en assurer (26 juin-1^{er} juillet 1769). Au retour, il en dressera une carte complète, précise et non dépourvue de pittoresque.

Les îles dont nous venons de parler n'existaient pas avant le XVIII^e siècle. Mais depuis le XVI^e siècle, la Nouvelle-Guinée, dont il va être question, n'est plus tout à fait une inconnue pour l'Europe et ses cartographes⁸. Au livre premier de son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, 1756, t.1, p. 106), le président de Brosses évoquait pêle-mêle :

⁸ La tradition dominante attribue sa découverte à l'Espagnol Alvar de Saavedra qui y aurait abordé en 1527-1529, ouvrant ainsi un autre dossier insulaire, corollaire de l'entreprise de Magellan. Ce dernier avait bien, comme il l'espérait, atteint les îles aux épices en partant vers l'ouest. Mais le prix humain à payer avait été si élevé qu'El Caño, qui l'achèvera, assurera au terme de son récit, qu'elle n'aurait pas de lendemain. Ayant achevé la conquête du Mexique, Cortés l'enverra avec Loaysa à la recherche de ces îles (1527). Ils y trouveront la mort. Voir Bougainville, *Voyage*, p. 52, n° 45. Selon A. Galvao (*Tratado de (...) todos los descubrimientos*, éd. Bethune, Londres, Hakluyt Society, 1862, pp. 177 et 239), Saavedra aurait entre mai et août longé ses côtes sur plus de cinq cents lieues. Le 14 juillet 1606, Luis Vaez de Torrès voit l'île de Tagula, pointe avancée d'un archipel qui touche à l'extrémité S.-E. de la Nouvelle-Guinée. Il cherche à remonter vers le nord, mais les vents lui interdisent la voie de l'est, le contraignant à longer la face méridionale de la Nouvelle-Guinée. En compensation, il établira son insularité après avoir franchi le détroit qui la sépare de l'extrême nord de l'Australie : le cap York, que Torrès prendra pour une île. C'est Dalrymple qui donnera au détroit le nom de Torrès.

les vastes côtes tracées à tâtons de la terre de Diemen, de la nouvelle Hollande, de la Carpentarie, de la nouvelle Guinée, de la nouvelle Bretagne et de la nouvelle Zélande. Ce n'est peut-être pas un seul continent. Il y a toute apparence que ces grandes contrées sont isolées par plusieurs détroits inconnus.

Bougainville hérite de ces incertitudes quand, dans son « Discours préliminaire », il crédite Saavedra de la découverte « des îles ou terres nommées Nouvelle-Guinée et terre des Papous »⁹. De Brosses hésitait, tout en penchant visiblement pour une insularité assurée à force de détroits. Le navigateur, lui, ne se prononce pas, mais évite le sujet. Le 11 août 1768, alors qu'il longe la Nouvelle-Bretagne (mieux connue depuis les voyages de Dampierre) pour trouver la route de Moluques, il aperçoit « dans le sud une côte élevée qui nous parut être celle de la Nouvelle-Guinée » (*Voyage*, p. 291) ; il la longe mais sans se résoudre à l'accostage. À sa décharge, des orages continus¹⁰. *l'Étoile* qui est en difficulté et « la terre haute et montueuse » (*loc. cit.*).

Le même jour, le *Journal* multipliait pourtant les observations qui auraient justifié un accostage : « il nous venait de la terre une odeur très suave », « la basse terre est superbe et les montagnes dont la cime se perd dans les nues semblaient annoncer une contrée riche (*Journal*, pp. 355-356). Mais aucune de ces incitations à la descente n'est retenue par le *Voyage*, qui relève seulement la présence « d'îles basses », dont le navigateur pense qu'elles sont « inhabitées » (*Voyage*, p. 291).

En gommant les indices favorables enregistrés par le journal de bord, le livre imprimé entretient une stagnation de la connaissance géographique, même si la carte jointe à son texte marque, après la longue continuité des « terres de la Nouvelle Guinée », une rupture soulignée par la mention « ici nous avons éprouvé de violentes marées qui nous font soupçonner une

⁹ *Voyage*, p. 52. Aujourd'hui, une seule île, divisée en deux entités politiques : l'Irian, partie de l'Indonésie et, à l'est, la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

¹⁰ « Un temps assez brouillé de grains » (*Journal*, p. 354), un « temps incessamment chargé de grains » (*Voyage*, p. 291).

grande rivière ou un passage ». Bougainville n'était pas loin d'aborder au détroit de Dampierre, prélude à l'établissement de l'insularité monolithique de la Nouvelle-Guinée. Mais il escamote son incuriosité en ajoutant que, bien qu'ils lui soient devenus favorables, les vents ne lui permettaient pas une allure suffisante (« nous avançons peu chaque journée », *Voyage*, p. 292) pour abrégier les souffrances d'un équipage décimé par le scorbut et les privations.

En fait, la Nouvelle-Guinée est reconnue comme une grande île depuis 1606. Lorsque Quiros fait escale à l'île du Saint-Esprit (Nouvelles-Hébrides, aujourd'hui Vanuatu), son compagnon Torrès poursuit sa navigation, contourne la Nouvelle-Guinée par le sud, empruntant le détroit qui la sépare de l'Australie. Sa relation, tenue secrète par les Espagnols, ne fut connue des Anglais qu'après la prise de Manille (1762) et livrée au public en 1762¹¹. La relation parue en 1771 (et non autorisée) des voyages de Cook et de Banks ne permit à Bougainville de faire état de l'existence du détroit de Torrès que dans la seconde édition de son livre (1772, p. 177).

On conçoit, donc, que l'insularité de la Nouvelle-Guinée ait été plus familière à Cook qu'à son concurrent français. Longtemps, la « Terre des Papous » et la Nouvelle-Guinée ont été considérées comme deux entités territoriales différentes (ainsi de la carte du *Mercure françois*, 1700, sur laquelle la Nouvelle-Guinée apparaît clairement comme une île, cependant qu'à l'est, les limites de la Terre des Papous sont bien indistinctes). Mais la carte de Robert de Vaugondy, dressée pour *l'Histoire des navigations...* de Charles de Brosses, ne fait apparaître qu'une seule île, où s'affichent les deux noms. On s'étonne que le texte du livre n'ait pas suivi cette leçon.

Cook connaît cette carte et l'insularité de la Nouvelle-Guinée est pour lui acquise. Son intérêt se porte ailleurs. Le 23 août 1770, alors qu'il vient tout juste de remettre à flot *l'Endeavour* échoué sur les rochers de la Grande Barrière de corail, il se dit capable de prouver que cette île et la

¹¹ Voir la note d'É. Taillemite dans son édition du *Journal* (p. 353).

côte qu'il vient de découvrir (la façade orientale de la Nouvelle-Hollande) constituent — îles ou non — deux entités séparées (*Journals*, éd. cit., vol. I, p. 390). Il ne s'attardera pas à explorer une île dont les toponymes lui manifestent clairement qu'elle est bien connue des Hollandais et des Espagnols, et dont les cartes de Vaugondy, de Brosses et Dalrymple établissent suffisamment l'insularité. Il se contentera d'avoir clarifié ce point, satisfait par ailleurs de noter qu'il en allait de même pour Torrès, et que le navigateur espagnol ne voyait pas dans la Nouvelle-Guinée une énorme péninsule qui serait l'avant-poste du fameux continent austral.

En conduisant ma navigation insulaire de Tahiti à la Nouvelle-Guinée, j'ai escamoté la rencontre de Bougainville et de Cook avec l'Australie. Délibérément. Non parce qu'elle a failli mal se terminer pour tous deux, mais parce qu'à son propos, le sujet de la finitude des îles a été par eux assez cavalièrement expédié. Suivons donc sur ce point leur exemple, et quelques mots seulement sur le propos.

Persistant « à courir sous le parallèle de 15° » (*Voyage*, p. 262) afin de s'assurer que les Nouvelles-Hébrides (qu'il appelle Grandes Cyclades) constituaient un archipel, et non le grand continent qu'avait cru y voir Quiros, Bougainville entend poursuivre jusqu'à la rencontre avec la côte orientale de l'Australie pour valider sa conjecture. À vrai dire, cette « côte orientale » n'est pas attestée: personne, à cette date, ne l'a encore vue, pas même Dampierre, et si elle figure dans *l'Histoire des navigations australes*, c'est que le président de Brosses estime que la Nouvelle-Hollande, déjà connue au nord, à l'ouest et au sud, devrait bientôt manifester sa face orientale. Ce qui est aussi, très logiquement, l'opinion de son lecteur, Bougainville. Mais dans les premiers jours de juin 1768, la rencontre d'ilots, d'une chaîne de brisants, de troncs d'arbres et de goémons, tout en faisant croire plus fortement le navigateur aux « approches d'une grande terre », le dissuade aussi de suivre cette route. La « prudence » et « la voix de Dieu » lui imposent de se détourner de

« ces parages funestes » (*Voyage*, p. 262-264). Cap donc sur le nord-nord-est.

Avril 1770. Cook venait de quitter la Nouvelle Zélande et faisait voile vers le nord-nord-ouest (objectif Batavia) quand il aborde à une terre un peu moins inhospitalière, qu'il identifie très vite comme la face orientale de la Nouvelle-Hollande. Même si son exploration se révèle assez décevante (malgré la découverte des Aborigènes et des kangourous), il perçoit aussitôt que la preuve de l'insularité de cette terre (une île-continent !) est à sa portée. Mais quelques semaines plus tard, *l'Endeavour* supporte mal sa rencontre avec les récifs de la Grande Barrière de corail : Cook est assez heureux de pouvoir échapper à ce piège et, remontant vers le nord, de naviguer dans les eaux qui bordent la Nouvelle-Guinée, Timor, Savu et, un peu plus tard, Batavia.

Conclusion

On a pu voir comment, en raison du temps propre de leurs navigations (la seconde moitié du XVIII^e siècle), Wallis, Bougainville et Cook enrichissaient la problématique habituelle de l'insularité (fascination ou répulsion ?) d'une troisième dimension : comment les terres auxquelles ils abordaient participaient-elles au débat sur le « grand continent austral » ? Comment ont-ils, d'autre part, accueilli leur rencontre avec des côtes dont ils ignoraient encore si elles appartenaient à une île ou à une terre ferme ?

L'intérêt qu'ils leur ont manifesté, les stratégies qu'ils ont mises en œuvre pour les reconnaître avant de les nommer, les désaccords éventuels avec les autres membres de l'expédition sont révélateurs de la fascination ambiguë qu'exerçaient les îles sur l'esprit des Européens du XVIII^e siècle engagés dans une navigation au long cours. Les choix auxquels ils se sont résolus ont participé autant que les circonstances et les obstacles affrontés aux progrès de la connaissance et au succès de leur entreprise. Il leur a fallu se déprendre de l'autorité de géographes dont les livres les ont plus souvent desservis qu'assistés. Le discours qu'ils tenaient sur l'immense

espace du Pacifique reposait, en effet, sur des expéditions mal connues ou mal abouties et qui, au-delà des Moluques, n'avaient jamais débouché sur une occupation permanente. Îles, presque îles, continents ou terres pouvaient dès lors fluctuer à leur guise, ou plutôt au gré des fantasmes des navigateurs, des commanditaires et des lecteurs.

Bibliographie :

The Journals of Captain Cook on his Voyages of Discovery (1988). éd. J.C. Beaglehole, éd. Londres: Hakluyt Society, Extra series xxxiv, Kraus Reprint: New York.

BOUGAINVILLE, Louis-Antoine (2001). *Voyage autour du monde*, éd. Michel Bideaux et Sonia Faessel. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons. (1977). éd. Étienne Taillemite. Paris: Imprimerie nationale, 2 vol.

GALVÃO, A. (1862). *Tratado de (...) todos los descubrimientos*. éd. Bethune. Londres: Hakluyt Society.